

ÉLOGE DE THIERRY WOLTON

JIL SILBERSTEIN

Bien cher Thierry,

Il arrive que le passage du temps finisse par nous souffler certaines vérités. Notamment qu'à souhaiter célébrer une personne en prenant soin de s'effacer afin de ne pas risquer de lui faire de l'ombre, l'exercice ait des chances de tourner à quelque morne hagiographie. Ainsi, pour prendre un seul exemple : qu'eût pensé le peintre, essayiste et témoin d'une époque inhumaine que fut Joseph Czapski, cet homme qui me fut tout autant un très intimidant ami et un maître bien-aimé ; qu'eût-il pensé de me voir le figer dans la gloire d'un saint alors qu'en vérité il n'était que fougue, doute, passion, tâtonnement, inquiétude, élan relationnel ? De même, je craindrais trop qu'à louer simplement tes mérites à propos de cette « somme » qu'aujourd'hui tu nous livres sous forme d'*Une histoire mondiale du communisme*, tu ne finisses par me jeter un œil noir, agacé. Aussi remercie-moi plutôt de pénétrer dans le tableau afin de restituer l'aspect vivant, puissamment incarné, que je te connais depuis pas loin de quarante ans.

Alors voilà. Nous sommes à la toute fin des années 1970. À une époque où il s'agit de faire en sorte d'affranchir une poignée de « dissidents » soviétiques des rigueurs des geôles, des camps, des hôpitaux psychiatriques – voire de les arracher à une mort programmée n'ayant rien d'une figure de style (Iouri Galanskov et Anatoli Martchenko en fournissant la preuve cruelle) –, quelle meilleure porte où frapper que celle – parisienne – de la rédaction de la *Rousskaïa Mysl'*, le plus ancien journal en langue russe publié en Europe, doublé d'un pugnace fer de lance brandi contre le totalitarisme régnant encore en maître en Union soviétique ? Une jeune femme menue et énergique m'y accueille, m'y renseigne, m'y guide : Natacha DIOUJEVA, future rédactrice en chef adjointe de cette fameuse « Pensée russe ». De fil en aiguille, j'apprends qu'elle vient d'une ville de Sibérie située au-delà du cercle polaire et érigée par les prisonniers du Goulag – là où, expédiés en relégation, ses parents se sont rencontrés. « Egérie de la dissidence russe réfugiée à Paris » (je l'ai lu quelque part), Natacha l'est assurément – et inlassablement ! Or un jour que nous nous retrouvons, elle me parle de son compagnon que je pourrais avoir plaisir à rencontrer. Un essayiste. Un homme, me confie-t-elle, et je crois la revoir sourire : « charmant, mais très très occupé ». Le charmant compagnon en question, le bourreau de travail, c'est toi !

À l'époque où se noue notre amitié sur fond de commun activisme, tu as quitté *Libération* pour la rédaction du *Point*. Avec Natacha, ta compagne qui, écriras-tu, « par sa sensibilité et son intelligence », t'a « fait côtoyer ce monde du refus du communisme » et a ainsi consolidé tes connaissances, tu viens de faire paraître *Culture et pouvoir communistes*, actes d'un colloque réglant des comptes avec le « scandale intellectuel » qu'a constitué l'exposition « Paris-Moscou » du Centre Pompidou, entreprise révélant au public de fabuleuses œuvres de l'avant-garde russe sans pour autant qu'il soit question des féroces pressions exercées, au fil des années 1920 – au nom du sacro-

saint « réalisme socialiste » –, à l'encontre des artistes exhumés des réserves des musées soviétiques. Aux *Temps modernes*, tu as également publié un dossier baptisé « Vivre à l'Est ». Enfin, avec Christian JELEN, tu es l'auteur d'un *Occident des dissidents* donnant la mesure des effarantes conditions d'existence de l'« homme de l'Est ». Un « homme de l'Est » ne se limitant pas aux habitants du « bloc de l'Est » puisqu'incluant Chinois, Cambodgiens et Vietnamiens. Autant dire qu'à l'époque déjà, à tes yeux d'ancien et éphémère gauchiste peu enclin à l'embrigadement (trait partagé par ta génération soixante-huitarde), la *réalité communiste* s'est imposée dans toute son affolante ampleur puisqu'étendant ses ramifications à une trentaine de pays. Cette même *réalité communiste* à prétention d'emblée mondiale et qui, relevons-le, continue de régner en maîtresse sur un cinquième de l'humanité.

Jusque-là, hormis certaines levées de bouclier au prétexte que tu t'appliques – déplore-t-on – à « tuer l'espérance » (sic !), pas ou peu de quoi fouetter un chat, les **bourreaux** – premier de trois concepts cardinaux – paraissant sagement circonscrits. Seulement – et là, il va t'en cuire ! –, il se trouve que, bientôt, l'essayiste et journaliste d'investigation que tu es se mêle d'enquêter sur les pratiques et les agissements propres à la vaste confrérie des **complices**... second de trois concepts cardinaux. Le temps est en effet venu du *KGB en France* (1986), du *Grand recrutement* (1993), de *La France sous influence* (1997), de *Rouge-brun* (1999), de *Comment guérir du complexe de gauche* (2003)... Or à l'époque où tu rédiges cette suite d'ouvrages (la liste n'est pas exhaustive), passablement de ces complices, recrutés ou attirés pour diverses raisons et avantages et agissant – en parfaite connaissance de cause – au bénéfice de Moscou, sont encore en état de protester de leur vertu. Ainsi ces communistes français qui, jusqu'au 22 juin 1941 – date choisie par Hitler pour dénoncer unilatéralement un pacte de non-agression signé en août 1939 entre l'Allemagne et l'Union soviétique –, ne furent jamais que de passifs alliés de l'Allemagne nazie ; mais qu'alors, pour le coup, on vit entrer en résistance, concurrencer les réseaux clandestins en lutte depuis juin 1940...

J'ai précisé que, dès ce moment-là, il allait « t'en cuire ». Rien de plus vrai compte tenu des levées de bouclier, agressions, anathèmes et coups bas qui devaient s'ensuivre. Surtout lors de la parution du *Grand recrutement* dans lequel le mythe fondé autour de la figure de Jean Moulin se trouve examiné à la lumière de documents exhumés des archives de l'ex-URSS. Toucher à Jean Moulin, n'est-ce pas – selon certains – attenter à la France ? Bon, c'est entendu, tu n'as rien du gentil chercheur effarouchable à qui la violence fait perdre ses moyens ; ceux qui se sont mêlés de te rentrer dedans l'ont appris à leurs dépens – arguments à la clé, qui parfois t'auront valu de voir tels détracteurs te reconnaître, après tout (mais plus tard), certains mérites ! Tout de même : les coups font mal... d'autant que, depuis le 28 mai 1990, emportée par la maladie, ta précieuse Natacha n'est plus à tes côtés.

Tes contradicteurs n'ayant pas eu le don de te réduire au silence, je te vois poursuivre ton chemin. Résolument. Avec *La fin des nations* (2002), *Brève psychanalyse de la France* (2004), *Quatrième guerre mondiale* (2005), *Le grand bluff chinois* (2007), *Le KGB au pouvoir* (2008). Et puis un jour que nous nous retrouvons dans ce chez toi sur lequel, désormais, veille Agnès, ta nouvelle compagne, et

que se chargent d'animer, au sortir de l'école, vos deux enfants, tu me prends à l'écart. Et là, au contact de ta véhémence plus encore électrique que d'ordinaire – et c'est tout dire ! –, m'ayant fait jurer de garder le secret, tu m'annonces que les éditions Grasset, chez qui tu as fait paraître *Quatrième guerre mondiale*, t'accordent leur soutien financier s'agissant de mener à bien une entreprise estimée à quatre mille pages et dix ans de labeur : soit cette *Histoire mondiale du communisme* dont le troisième et dernier volume vient de sortir de presse.

Cher Thierry, ton horreur des éloges m'accordera-t-elle tout de même de préciser qu'en fait de dix années de travail, ce sont quarante ans de recherches assidues que ta « somme » concrétise ? Quarante ans d'une discipline de fer. D'un labeur souvent solitaire – à lire, résumer, recouper, rédiger, te porter vers des sources inédites. À t'imposer aussi de quotidiennes, défouloires, promenades sur les rives de la Seine, afin que le moteur n'explose pas. Or tout cela pourquoi, en fin de compte et par-dessus tout ?

La dédicace commune aux trois volumes de ton *Histoire mondiale du communisme* respectivement intitulés « Les bourreaux », « Les victimes » et « Les complices » ne peut que mettre sur la piste : « aux Victimes » - « aux Victimes (bis) » - « aux Victimes (ter) ». Rendre justice aux **victimes**, troisième concept cardinal offrant à ton ensemble son actuelle structuration : comment ne pas voir là, avec le ressort central de ta persévérance, une fidélité à toute épreuve à un *intime serment* contracté il y a si longtemps, dès ce jour où le jeune homme que tu fus prenait la mesure des millions d'hommes, de femmes et d'enfants de tous âges qui furent broyés et continuent de l'être sous le prétexte d'ériger une société sans classe ? Cette société dite « communiste » se révélant proluxe en hiérarchies et privilèges pour certains et qui, dès l'époque de Lénine – et non celle de Staline –, s'employait – pratique de la terreur à l'appui –, à travers un réseau fait de dizaines de milliers de camps de travail, à transformer la société soviétique en un immense dispositif d'esclavage tel que le décrit minutieusement, dès 1947, en rescapé sachant de quoi il parle, un Julius Margolin, auteur d'un éprouvant mais nécessaire *Voyage au pays des ze-ka*.

Que le prix que t'accorde aujourd'hui la Fondation Jan Michalski puisse te conforter dans le bienfondé de ton entreprise, je n'en doute pas un instant. Hauts les cœurs ! Pourtant, au moment de conclure cet « éloge », puisse aussi t'apparaître – fût-ce brièvement, fût-ce confusément, fût-ce dans l'ombre, à l'arrière-plan de celles et ceux qui sont venus te célébrer – la présence silencieuse, mais non moins chaleureuse, des **victimes**. De la marée des anonymes rudoyés, sarclés, exécutés, au nom desquels tu nous livres aujourd'hui cette somme.

Merci à toi. Merci. Merci.